

1

Le p'tit Lulu...

Lucien Ginsburg voit le jour le 2 avril 1928 à 4 h 55 du matin. Heure prédestinée pour un artiste qui, blindé au pastis sec, tétant Gitane sur Gitane, composera la nuit et traînera dans les clubs et cabarets parisiens jusqu'à l'aube.

Né à Constantinople (Turquie) le 27 mars 1896, son père, Joseph Ginsburg, entre au conservatoire de Petrograd, puis à celui de Moscou où il étudie le piano. En Crimée, il rencontre Brucha Goda Besman surnommée Olia ou Olga, une mezzo-soprano qu'il épouse le 18 juin 1918 à la synagogue de Saint-Pétersbourg.

Mes parents, russes, émigrés [...], ont choisi la France parce que depuis la Révolution, c'était un modèle de liberté, raconte Gainsbourg. Mes parents étaient bloqués par l'armée Wrangel [général russe blanc, aidé par la France], qui reculait devant l'Armée rouge. Ils n'allaient tout de même pas se faire enrôler par Wrangel et ils se sont tirés¹.

1. *Le Matin*, 14 juillet 1982.

Anticommunistes convaincus, ils fuient la dictature bolchevique menaçant la Russie et, munis de faux papiers fabriqués à Istanbul, embarquent en 1921 sur un navire qui les conduit à Marseille. Unis par leur amour de la musique – Chopin, Borodine, Moussorgski, Scarlatti, Liszt, Bach... comptent parmi leurs compositeurs favoris –, ils émigrent jusqu'à Paris, patrie de l'art et berceau du siècle des Lumières qui les charme au point qu'ils décident de s'y établir. Logés au 35 rue de la Chine, dans le 20^e arrondissement, ils adoptent sans difficulté les codes de la vie parisienne et obtiendront la nationalité française le 9 juin 1932.

En 1922, ils mettent au monde Marcel qui, à seize mois, est victime d'une maladie fatale – probablement une pneumonie. Meurtrie par ce drame, Olia donne naissance à Jacqueline en 1926, puis renonce à son désir d'enfant...

Et puis, elle se trouve enceinte, poursuit Serge. Alors elle va voir un mec – à l'époque c'était extrêmement prohibé et dangereux – dans un quartier glauque, Pigalle ou Barbès. Elle entre et voit une cuvette en émail, rouillée, cerclée de mauve, une cuvette à l'ancienne. Elle a eu peur, elle est partie. Ensuite, le toubib entend battre deux cœurs et lui dit : « Vous avez des jumeaux. » Elle se dit : *Chic, je vais avoir deux p'tits gars*. Le premier à sortir, c'est ma sœur. Alors elle s'est mise à pleurer en disant : « Je vais avoir deux filles », et qui arrive ? Lulu [rires]... Alors là, évidemment, j'étais le chouchou de ma maman'...

Juste après sa sœur jumelle Liliane, Lucien Ginsburg naît à la maternité de l'Hôtel-Dieu, le plus ancien hôpital de Paris construit sur la rive gauche de l'île de la Cité. Plus tard,

1. *Les Inrockuptibles*, 1988.

afin d'effacer de sa mémoire le petit émigré russe, et juif de surcroît, dont, à l'école, on déforme le nom de façon sarcastique (« Jinsburg, Jinsberg... »), il s'offrira le luxe de franciser son patronyme en y ajoutant deux voyelles : Gainsbourg.

Lucien évolue dans un milieu atypique où la rigueur pédagogique et la richesse culturelle tranchent avec les revenus modestes de la famille que l'on qualifierait aujourd'hui de bourgeoise-bohème. S'il est un lien qui en unit chaque membre, il s'agit de la musique : « J'avais à peine quelques jours quand la musique m'a pénétré le corps pour la première fois... Après, ça ne s'est plus jamais arrêté jusqu'à ce que je quitte l'appartement de mes parents », se souvient Serge¹.

Grand amateur de classique, Joseph arpège sur le piano du salon des pièces de Chopin, Scarlatti, Stravinsky, ou autres morceaux de Gershwin et Cole Porter, mais, pour nourrir les siens, il se doit de jouer des rengaines populaires dans les boîtes enfumées de Pigalle...

N'ayant pas atteint le statut de virtuose auquel il aspirait, celui qui est devenu piètre pianiste de bar, par nécessité alimentaire, éprouve un profond sentiment de frustration qu'il semble projeter sur son unique garçon dont il redoute qu'il ne tombe, comme lui, dans le piège de la facilité. Aussi se montre-t-il d'une sévérité implacable avec Lucien qui, dès l'âge de cinq ou six ans, se voit contraint d'assimiler la méthode rose pour connaître sur le bout des doigts les œuvres des grands compositeurs. Plus moderne, *Rhapsody in Blue* de Gershwin est l'une des premières compositions que Gainsbourg se souviendra d'avoir su jouer au piano dans

1. *Chorus*, hiver 1995-1996.

son intégralité. En bon garçon, Lucien suit avec application et assiduité les enseignements de son père, même s'il préfère la peinture. Comme par hasard, elle compte parmi les premières passions de Joseph qui la pratiqua jusqu'au jour où, tandis qu'il voyageait à bord du Transsibérien, on lui déroba une de ses toiles...

Au fil de sa carrière, Serge Gainsbourg se fera un devoir de donner vie, à sa façon, aux velléités artistiques enfouies dans l'inconscient familial que sont le chant, le piano et la peinture.

Sur le plan éducatif, son père adopte avec lui une attitude intransigeante qui rentrerait aujourd'hui dans le cadre de la maltraitance et serait l'objet d'un signalement auprès des autorités compétentes. « Ma mère n'a jamais porté la main sur moi, jamais, se souvient-il. Par contre, elle laissait mon père me corriger. Elle le laissait un temps et puis elle arrivait à mon secours. Il prenait sa ceinture et c'était dur...¹ » Si elles contribueront à forger sa rigueur d'esthète acétique, ces souffrances d'enfance graveront sur son visage une expression de gravité que les années de guerre encore creuseront.

Poli et timide, le petit Lucien est aussi un enfant débordant d'humour qui, comme tout Slave digne de ce nom, sait passer sans transition du rire aux larmes. De nature solitaire, il se grise de musique jusqu'au vertige. Un jour, la TSF familiale diffuse *You Rascal You*, chanson créée dans les années 1930 par Cab Calloway et son grand orchestre, qui captive son attention au point qu'il la fredonne sans cesse. L'ayant surpris en flagrant délit d'intérêt populaire, son père le remet sur le droit chemin et lui interdit d'enton-

1. *Ibid.*

ner ce succès, vulgaire à ses yeux de mélomane averti. Pour prendre sa revanche, « Gainsbarre » enregistrera quarante ans plus tard *Vieille canaille*, une version reggae de ce standard qui inondera les ondes.

Habitant avec sa famille dans un trois-pièces du 11 bis rue Chaptal, dans le 9^e arrondissement de Paris, Lucien poursuit ses études au groupe scolaire Blanche où, studieux et discret, il se montre brillant dans chaque matière. Une après-midi de 1938, alors qu'il sort de l'école avec une croix d'honneur accrochée à sa blouse, l'emblème des meilleurs élèves, il croise une passante qui s'attendrit sur son sort d'« enfant modèle ».

Elle était en peignoir, du genre bien éthylique, un chien anglais sous chaque bras et un gigolo à distance réglementaire : cinq mètres derrière elle. Elle m'a arrêté : « Tu es un bon petit gars. Tu es bien sage à l'école. Tu vas venir avec moi. » Le bistrot existe toujours au coin de la rue. Elle m'a payé un diabolo grenadine et une tartelette aux cerises... C'était marrant. C'était Fréhel, je le savais, mais elle ne savait pas que je serais Gainsbourg¹.

Durant cette période, Joseph voit son horizon professionnel se dégager. Au cours de la saison estivale, il se produit dans les casinos du bord de Manche où il peut offrir à sa famille les bienfaits iodés de la mer. Un jour, à Trouville, Lucien se promène sur la plage où il entend, jaillissant des haut-parleurs, *J'ai ta main dans la mienne*, une chanson de Charles Trenet qui se gravera dans sa mémoire. Lors d'un de ces étés, alors qu'il vient d'atteindre ses dix ans, il frôle les contours de chair de Béatrice, une fillette un peu plus

1. *Paroles et Musique*, février 1982.

jeune que lui. Cet émoi amoureux révélera la passion de Gainsbourg pour les lolitas, ces créatures qui hanteront son œuvre musicale ou cinématographique, comme de sulfureuses obsessions. « J'ai rencontré Lolita vingt-cinq ans avant Nabokov. Pendant vingt-cinq ans, j'ai porté son livre dans mon subconscient et c'est lui qui l'a écrit¹. »

Au même âge, l'enfant, privé du plaisir de recevoir ses camarades dans l'appartement familial exigü, scelle un pacte définitif avec une compagne ardente et éphémère qui consumera sa solitude : la cigarette.

Je me suis mis à suivre les fumeurs dans la rue pour ramasser leurs mégots. Parce que, bien sûr, je n'avais ni les moyens d'acheter du tabac, ni l'audace de demander aux adultes de m'offrir une clope ! C'est à cet âge-là, autour de mes dix ans, que je suis vraiment devenu un fumeur, ce qui me permet de dire que le tabac est mon plus vieux compagnon².

Bientôt, le contexte politique prend une tournure inquiétante pour Lucien et les siens. Le parti nazi, dirigé par Adolf Hitler à partir de 1933, qui prône le racisme biologique et l'antisémitisme, fait une percée effrayante à travers l'Europe, laissant encore quelques mois de trêve au peuple juif pour mieux le tenir sous son joug.

Sur les traces de son père, Lucien s'inscrit à l'académie Montmartre, à l'automne 1941, où il apprend la technique du dessin et de la peinture. Là, le préadolescent, obligé de porter l'étoile jaune qui gravera sur son cœur une empreinte indélébile, développe son esprit de provocation. Façon pour

1. *Le Monde*, mars 1989.

2. *Chorus*, hiver 1995-1996.

lui, puis pour Gainsbourg qui en usera et abusera, de se tenir à distance des situations humiliantes :

C'est quand même dur pour un p'tit gars. Je me souviens qu'à l'atelier venait un officier SS qui posait son chevalet à côté de moi. Et là, c'est le *no man's land*, il n'y avait pas de politique, pas de guerre, l'atelier, c'était sacré. J'avais beaucoup d'arrogance déjà. Je demandais à ma mère que mon étoile soit nette¹.

Après la rafle du Vél d'Hiv' de juillet 1942, l'étau se resserre pour les Juifs qui, à leurs risques et périls, tentent de se réfugier dans les greniers d'une capitale assaillie par l'occupant. Bravant le danger, Joseph quitte Paris en avril 1943, franchit la ligne de démarcation et passe en zone libre. Depuis Toulouse, il fait parvenir l'argent nécessaire à la fuite de sa famille qui s'installe bientôt dans un deux-pièces à Limoges.

Nous avons abouti dans une région où des résistants avaient abattu un colonel SS. Le général commandant la division s'est fait apporter une carte d'état-major et, du doigt, il a désigné au hasard un village. C'était Oradour-sur-Glane, à six kilomètres de chez nous. Encore un coup de pouce du destin².

Jacqueline et Liliane trouvent refuge dans un pensionnat catholique. Quant à Lucien, il est scolarisé sous une fausse identité au collège Clemenceau de Saint-Léonard-de-Noblat, un village médiéval du Limousin :

1. *Les Inrockuptibles*, 1988.

2. *Le Journal du dimanche*, 15 septembre 1985.

On m'avait planqué dans un collège religieux où, bien sûr, les gendarmes ont débarqué. Le supérieur m'a fait filer : « Prends une hache et va dans la forêt. Si tu rencontres quelqu'un, dis que tu es fils de bûcheron. » Je me prenais pour le Petit Poucet, j'ai rejoint mes parents et nous avons déguerpi¹.

La guerre dépose ses couteaux tranchants aux pieds d'une famille blessée en plein cœur. Michel Besman, l'oncle maternel de Lucien, fut déporté à Auschwitz d'où il ne reviendrait jamais...

1. *Le Journal du dimanche*, 15 septembre 1985.

Les sentiers de la création

L'heure de la Libération a sonné, plongeant la capitale dans un tourbillon de créativité et de renouveau. Tandis qu'on danse au rythme du jazz des « zazous » et qu'on vibre aux langueurs de l'existentialisme, Juliette Gréco, la « muse de Saint-Germain-des-Prés », fait ses débuts de chanteuse au Bœuf sur le toit où on la voit au bras de Miles Davis. Lucien se doute-t-il qu'elle sera sa première interprète de renom ?

Les Ginsburg regagnent Paris et s'installent avenue Bugeaud, dans un quartier populaire du 16^e arrondissement à l'image de la famille bourgeoise mais peu fortunée. Là, Lucien apprécie le luxe de disposer d'une chambre pour lui tout seul, qu'il aménage rapidement en atelier de peintre. Car celui qui a abandonné ses études en classe de première, après avoir adressé un bras d'honneur à son professeur de latin et grec soupçonné d'antisémitisme, se destine à une carrière dans la peinture. Tout comme son père.

Mes sœurs étaient gentilles, bonnes élèves, premières, brillantes. Elles sont allées jusqu'aux licences... Et moi, je suis passé à la peinture. À l'âge de treize ans, [mon père] m'a emmené dans une académie de peinture, où j'ai été initié parallèlement à la musique classique et à la peinture. Viré du lycée Condorcet, je suis passé aux archi, aux Beaux-Arts. C'était une astuce pour baiser mon père. Je lui ai dit : « Je vais faire archi », il m'a répondu : « Mais c'est très bien. » Je suis allé aux Beaux-Arts – il ne fallait pas le bac à l'époque – et un an après, écœuré par les hautes études mathématiques, je suis revenu à la peinture¹.

À l'académie Montmartre, il suit des cours dispensés par deux peintures en la matière : Fernand Léger – dont l'enseignement l'ennuie – et André Lhote, un grand maître et fin pédagogue qui décèle chez son élève des dons exceptionnels. Son acuité visuelle, son sens aigu du graphisme, sa virtuosité en dessin et peinture inspirent en effet le respect des professeurs et de ses camarades qui le surnomment « L'as des as ». S'il assimile aisément les diverses périodes picturales, de la Renaissance à l'art moderne, il ne cache pas sa préférence pour Francis Bacon. Ce peintre britannique contemporain, qui représente l'inadaptation des êtres par des déformations violentes et une acidité des couleurs, et mène une vie sexuelle « débauchée », influencera d'ailleurs les choix esthétiques et l'expression du malaise du futur Gainsbourg.

À un journaliste qui l'interrogeait à propos de son rapport à Picasso, Salvador Dali répondit : « Picasso est espagnol, moi aussi ! Picasso est un génie, moi aussi !

1. *Les Inrockuptibles*, 1988.

Picasso est communiste, moi non plus ! » Déclaration qui inspirera à notre artiste le titre de sa chanson, puis de son film *Je t'aime... moi non plus*.

Or, en cette époque d'apprentissage de la peinture, Lucien a le privilège d'occuper la demeure de Dali pendant quelques jours, grâce à Élisabeth Levitzky, dite Lise, une jeune femme de deux ans son aînée, proche du poète surréaliste Georges Hugnet, qui lui en a confié les clés. C'est à l'académie Montmartre, en mars 1947, qu'il a rencontré cette fille d'aristocrates russes immigrés, avec qui il partage d'ardentes nuits blanches : « Sept coups la première nuit ! », prétendra Gainsbarre. Ce séjour mémorable dans un appartement orné de tableaux authentiques de Picasso, Miro, De Naël ou autre Rouault lui transmettra le goût du luxe et de l'absurde dont son hôtel particulier de la rue de Verneuil sera le reflet.

Après avoir créé pas moins de quatre cents toiles, souvent peuplées de créatures féminines androgynes, à l'image de celles qui hanteront la mythologie artistique de Gainsbourg, Lucien abandonnera la partie sans avoir eu le temps de prétendre au statut de peintre professionnel. Cette démission anticipée est due selon lui à son regret de ne pas avoir été contemporain des aventures surréalistes et dadaïstes, ainsi qu'à son incapacité de trouver un style personnel. Il n'empêche qu'elle lui laissera toute sa vie un sentiment d'amertume que son vedettariat ne saura dissiper. Pour preuve, il mettra en scène lui-même son suicide artistique en brûlant toutes ses œuvres. Toutes ou presque, car sa sœur, Jacqueline, conservera son autoportrait et Juliette Gréco, un tableau, qu'elle se fera voler en 2015.

Je suis très malheureuse, j'ai l'impression qu'on m'a arraché un petit morceau de ma vie, confiera-t-elle. Pour l'instant, je ne porte pas plainte. Je donne quelques jours à mes voleurs pour le remettre là où ils l'ont trouvé, après, je lance la machine de guerre, je ne peux pas laisser passer ça¹.

J'ai abandonné parce qu'on ne peut pas vivre éternellement dans la bohème... cet anachronisme, expliquera Gainsbourg. De toute façon, au moment où j'ai brûlé mes toiles, j'étais encore en mutation, dans une phase de transition, je n'étais arrivé à rien, il n'y avait donc rien à garder².

En 1948, Lucien a tout juste vingt ans lorsqu'il intègre le bataillon du 93^e régiment d'infanterie. Au cours de son service militaire, il apprend à tirer à la mitrailleuse légère – notons que le revolver, avec lequel il entretiendra un rapport mi-ludique, mi-provocateur, figurera sur plusieurs de ses pochettes de disques, ainsi qu'au cours d'une scène de son film *Charlotte for Ever* (1986) – et profite de son temps libre pour amuser la galerie. Dans un état d'ivresse avancé, il imite Django ou Dario Moreno et parvient à sortir de son mutisme pour se réchauffer à la chaleur de l'amitié virile, dans une surenchère de gestes et de propos scabreux. « C'est le seul moment de ma vie où j'ai eu de vrais copains : un fils de bistrot et un jeune pâtissier. Je faisais de l'hyperréalisme avant la date, je dessinais de superbes gonzesses jambes écartées, je regardais l'effet que ça faisait aux mecs et leur donnais mes dessins. »

Après la quille, il enchaîne plusieurs métiers alimentaires. Il retourne à l'école pour apprendre le dessin à des enfants de

1. *Le Monde*, 6 novembre 2015.

2. *Chorus*, hiver 1995-1996.

la banlieue parisienne – « À cet âge, ils n'ont pas de préjugés. C'est après que ça se gâte » –, devient animateur musical à la maison des réfugiés israélites de Champsfleury, une institution destinée aux jeunes rescapés des camps nazis, colorie des photos de cinéma : « Mille fois les lèvres de Marilyn dans *Niagara...* » Et cela tout en écrivant ses premières chansons¹.

Le 3 novembre 1951, il épouse à la mairie du Mesnil-le-Roi Élisabeth Levitzky, cette femme avec qui il partage des liens charnels et une passion pour la peinture, avant de s'installer avec elle à Paris. Mais là, tandis que Lucien s'éloigne de l'art pictural, un domaine où, elle, fera carrière, leur amour libre prend l'eau et le couple divorce en 1957. Pourtant, durant plus de quarante ans, jamais ils ne s'éloigneront l'un de l'autre et Gainsbourg continuera jusqu'à sa mort d'entretenir des relations privilégiées, tant affectives qu'intellectuelles, avec sa confidente, son amante cachée pour qui il écrira *Élisa*. « Qui promène son chien est au bout de la laisse », déclarera maintes fois un Serge Gainsbourg friand d'aphorismes, pour dire de façon imagée que nous sommes tous marqués par une généalogie qui influence notre destin dont nous sommes les coauteurs.

Puisqu'il est à présent en charge d'un foyer, Joseph considère qu'il est temps que son fils exerce une profession lucrative. C'est ainsi que, fidèle à l'exemple paternel, Lucien emprunte de nouveau une voie qui n'est pas réellement la sienne en s'improvisant pianiste de bar.

J'étais encore en peinture, architecture, et quand je me suis mis à jouer dans les dancings, je l'ai eu dans le cul parce que la lumière la plus belle, c'est aux aurores dans

1. *Ibid.*

les ateliers... Et moi, il fallait que je bosse toute la nuit...
Peut-être, instinctivement, instinctuellement, j'avais la
prescience de ma destinée¹...

Vêtu d'un smoking ou d'un costume croisé, selon le lieu où il se produit, il écume les night-clubs ou les bars glauques d'un Paris nocturne sous le pseudonyme de Franck Coda. Entre 22 heures et 4 heures du matin, il joue, du bout de ses doigts maculés de goudron, différents airs inscrits dans l'air du temps, tels *Les Roses de Picardie*, *Comme un p'tit coquelicot*, *Monsieur William*, *April in Paris*, *Le Troisième Homme*... Mais aussi des morceaux plus sophistiqués glanés dans les répertoires d'Aznavour, Ella Fitzgerald, Nat King Cole, George Gershwin, Cole Porter ou Billie Holiday.

Le 1^{er} juillet 1954, toujours attentif aux recommandations paternelles, Lucien, qui est déjà titulaire des statuts de compositeur et arrangeur, se rend rue Ballu, à quelques encablures de l'appartement parental, pour passer son examen d'auteur à la Sacem. Le thème imposé, « Notre premier baiser », lui inspire les vers suivants, teintés de nostalgie verlainienne, qui convainquent le jury :

*Le temps a effacé
Dans mon cœur l'amertume
Tous mes chagrins passés
Aujourd'hui se consomment
Mais je ne puis pourtant
Je ne puis oublier
Un souvenir troublant
Notre premier baiser...*

1. *France Culture*, 15 et 16 novembre 1989.

Le 1^{er} août, le poète pictural dépose ses six premières chansons, *Ça n vaut pas la peine d'en parler*, *Fait divers*, *Promenade au bois*, *Trois boléros*, *Les Amours perdues* et *Défense d'afficher*, sous le pseudonyme de Julien Grix, qui fait à la fois référence à Julien Sorel de *Le Rouge et le Noir* – la célèbre œuvre de Stendhal – et au peintre Juan Gris. Façon pour lui de brouiller les pistes, ou mieux, de mélanger les couleurs.

Durant plusieurs années, Lucien se produit sans conviction dans les cabarets nocturnes du quartier Latin où il commence à se forger une réputation. Entre deux numéros de travestis, il joue chez Madame Arthur dont il prend bientôt la direction de l'orchestre. Là, il compose la musique de la revue *Arthur Circus* dont Louis Laib, le patron du cabaret, écrit l'argument et les paroles. L'été, le pianiste de bar distrait la clientèle du Club de la forêt, un établissement du Touquet où, en interprète débutant et fébrile, il osera chanter ses premières œuvres...

À l'orée de ses trente ans, Lucien, qui a définitivement renoncé à la peinture et rompu avec Élisabeth, réintègre pour un temps l'appartement familial de la rue Chaptal. Ainsi renoue-t-il avec son père, à qui il reprochait de s'immiscer dans sa vie professionnelle et son intimité sentimentale.